1924 Deuxième année N° 215

MERCREDI 7 MAI

RÉDACTION
14, Boulevard Montmartre

DIRECTION — ADMINISTRATION
PUBLICITÉ — PETITES ANNONCES
11, Boulevard Montmartre

15 cent. — DEUXIÈME ÉDITION — 6 pages

PARIS-SOIR

Quotidien

Parler !

— On n'aime plus son métier ! De mon temps, et, tenez, seulement avant la guerre...

Voilà le raseur déclanché. Rien ne va plus. Les livres qu'on lit sont mauvais, les tableaux qu'on expose sont affreux, les hommes qu'on coudoie sont grossiers, les femmes immodestes, la viande qu'on mâche est insipide, l'air qu'on respire empesté. Et le raseur, surtout, ne sait pas se taire.

La plaie, c'est lui. Nous le connaissons bien, nous, les reporters, confesseurs de l'actualité, dont le métier fit couler tant d'encre, ces jours derniers :

— Le reporter est-il un écrivain ?

Il peut l'être aussi, comme peut l'être un financier, un entrepreneur de travaux publics, un parlementaire ou un épicier. On l'a dit. Mais, ce qu'on n'a pas dit, c'est le charme de son métier : voir le spectacle de la coulisse, quand l'acteur se maquille, le ténor fredonne, la figurante se farde, et la grande coquette s'essaie. Une chose, là, frappe l'observateur : personne au monde ne garde ses pensées secrètes derrière des lèvres closes.

Personne ! Tout le monde a quelque chose à dire, et le dit, une vérité à proclamer, une sottise à émettre, une banalité à lâcher. Jamais, ou presque, le reporter surgi brusquement, l'œil ouvert et l'oreille tendue, n'est prié de décamper. Il a toujours devant lui, un confrère, un interlocuteur prêt à bavarder et à poser pour l'objectif.

— Que voulez-vous que je vous dise? parvient d'abord les faux timides...

Deux minutes plus tard, impossible de les arrêter.

— N'écrivez pas cela, mais...

Et ce sont des confidences effarantes, faites par l'homme connu au reporter inconnu, des considérations à n'en plus finir sur les affaires, la politique du Reich, le dernier raid aéronautique, le sort du Shah de Perse, et l'attitude du cabinet Mac Donald. L'interviewé a des lumières sur tout, des aperçus qui transformeraient le monde, et une méthode infaillible pour augmenter la natalité. Il connaît l'encaisse-or de la Banque de France, place une anecdote de café sur le Président du Conseil, et, pour libérer sa conscience, avoue des penchants qu'un Procureur déclarerait condamnables, et un psychiâtre insensés.

Pourquoi ? Mystère. C'est ainsi. L'homme moderne ne résiste pas à la publicité, et rend facile la tâche du reporter.

Une seule fois, une seule, quelqu'un m'a fermé la porte au nez.

Ce n'était pas un homme politique, ni un magistrat, ni un artiste de café-concert. Ceux-là s'épanchent volontiers. Si, un soir, découvert dans le train de Clemenceau parti voir les Régions Libérées, je fus débarqué au premier arrêt et dus rejoindre le cortège en auto, c'est que le Tigre n'eut pas vent de la férocité de ses subalternes. Si, un jour, le Président de la République sud-américaine me tança, c'est que le maréchal da Fonseca craignait mon indiscret reportage sur ses entretiens avec le Kaiser. Non, ce n'est pas un de ces hommes-là qui mit volontairement un bœuf sur sa langue, boucha ses oreilles, et poussa le verrou de son huis.

Un homme simple, seul, pouvait le faire.

J'ai vu des criminels abandonner, au crayon courant sur le papier, le secret qu'ils dérobaient au juge, des militaires sortir le contenu d'un dossier et des magistrats manger le morceau. On m'a fait entrer dans les sanctuaires les plus ignorés, on m'a montré les mystères les plus impénétrables, on m'a dénoncé les tares les plus dissimulées.

Parfois, cela échappait. La trahison venait d'un regard, d'un silence ou d'une attitude. Mais, le plus souvent, un mot poussait l'autre, et le bavardage entraînait la confidence, comme la rivière entraîne la branche. Où ? Partout ! Il n'y a pas d'endroit interdit au reporter, pas de serrure qu'il ne force, pas de coffre-fort qu'il n'entr'ouvre, pas de famille qu'il ne scrute. Et il lui faut, à ce pondeur de lignes, qui doit répandre à des millions d'exemplaires le secret surpris, une force morale digne d'éloges, pour se taire quand il a cueilli la perle dans l'huître, et que la divulgation de sa trouvaille provoquerait un malheur. Le miracle est qu'en effet, il se taise. Il se tait, lui.

Or, un homme, une fois, m'a repoussé.

J'ai beaucoup admiré cet homme exceptionnel. Mais je n'ai pu le lui crier, car le battant qu'il avait fermé était lourd, et il se souciait peu de mes paroles.

Un homme, oui, un seul, parmi tous les hommes, toutes les femmes, et les autres, un seul homme a pu trouver la force de repousser la presse, et, sachant quelque chose, le garder. Un seul homme ne fut pas une énumérée, sur des millions d'individus. C'est peu. Même, ce n'est pas beaucoup. Mais c'est assez pour prouver que la race existe des silencieux que la relative n'affère pas dans son tournoiement prodigieux, et que l'encre d'imprimerie ne saurait tacher.

C'était dans le quartier Saint-Jacques. Un crime avait été commis. Le corps de la victime gisait sanglant, la police enquêtait, et le frère du mort — mon homme — renseignait les limiers. J'arrivai, comme toujours, en trombe, sûr de moi, pressé, et sortis mon stylo.

— Et vous, fit l'homme, qu'est-ce que vous êtes ?

— Journaliste.

— Foutez-moi le camp ! dit-il.

Et, sans un mot de plus, les dents serrées, le front tendu, sombre, furieux, obstiné, il me jeta dans la rue.

Je l'aurais embrassé...

Emmanuel BOURCIER.

LE CRIME D'EASTBOURNE

Le Landru anglais est arrêté

C'est un paisible joueur de "bowling"

L'homme de la « Maison de l'Officier », le terrible décomposeur et lugubre cuisinier que « Scotland Yard » cherchait à identifier le fut hier.

C'est bien l'homme arrêté à « Victoria Station » au moment où il retirait le paquet de la consigne, paquet contenant des vêtements tachés de sang.

C'est un nommé Patrick Mahon. Il habita six semaines avec sa victime la villa de Langley. Quant à la victime, c'est bien, ainsi que nous l'indiquions hier, Miss Emily Ibbby Kaye. Elle était âgée de 29 ans.

Ce fut son oncle, à qui on présenta une photo de la jeune femme blonde, trouvée dans la « Maison de l'Officier », qui la reconnut.

En outre, la caissière de l'hôtel Kenilworth, à Eastbourne, a bien précisé, alors qu'on lui montrait une jupe ensanglantée trouvée dans l'armoire de la villa, que ce vêtement appartenait bien à la personne qui, le 7 avril, se fit inscrire à l'hôtel sous le nom de Kaye.

L'assassin comparaîtra devant le tribunal de police de Hailsham, près d'Eastbourne, aujourd'hui.

Patrick Mahon est marié, père d'un enfant de neuf ans. Il habitait, depuis un an, avec sa famille, Richmond, dans le comté de Surrey.

Cet homme était considéré comme un « gentleman ». Membre d'un club de bowling, il y joua une partie, jeudi dernier.

Ses camarades du cercle déclarent que Patrick Mahon était un charmant homme, fort sympathique, pour un peu ils ajouteraient qu'il est regrettable qu'il n'ait point associé son club dans le désagrément dont il s'est rendu coupable !

La police recherche, d'autre part, une jeune femme brune qui se rendit à la villa d'Eastbourne et qu'on croit être une sagesse-femme.

LA POLITIQUE DU CARTEL

Des résultats qui jugent une politique

Les résultats des élections allemandes sont conformes aux prévisions que l'on s'accordait à formuler ici. Les partis extrêmes réalisent des progrès importants. Mais les nationalistes ont gagné moins de terrain que ne le prétendait la presse de M. Poincaré et la vieille Social-démocratie s'est moins défendue contre les communistes que ne l'espéraient ses chefs eux-mêmes. La poussée à droite n'est pas assez forte pour livrer le gouvernement du Reich aux partis de la revanche. Le Centre catholique reste nombreux. Si sur la base du rapport des experts il défend la politique d'exécution dont son chef, le chancelier Marx, s'est déclaré partisan, il peut trouver dans le nouveau Reichstag une majorité.

De l'avis général, il aurait suffi de retarder de quelques semaines les élections pour réduire, dans des proportions assez considérables, les forces des nationalistes. La situation internationale a été trop tard trouée d'une éclaircie. Le temps a manqué pour agir sur les masses travaillées par une propagande ardente qui trouvait son aliment dans notre propre intransigeance. L'irréparable ne s'est cependant pas produit. Pour peu que nous ayons dimanche prochain, en France, des élections de gauche, il sera possible d'aboutir à un règlement rapide du problème des réparations.

Ne nous plaignons donc pas trop. Notre politique pouvait porter des fruits plus amers. Elle n'a qu'à moitié compromis l'avenir. Mais si l'on contestait son influence sur les résultats des élections allemandes, nous prierions qu'on voulût bien analyser le détail du scrutin. La victoire des communistes a son maximum d'ampleur dans les régions occupées. Les grandes agglomérations ouvrières du Rhin et de la Ruhr, traditionnellement acquises à la Social-démocratie, ont donné des centaines de milliers de suffrages au parti communiste qui représente à leurs yeux la protestation la plus vigoureuse contre l'occupation. C'est M. Poincaré qui a été le meilleur recruteur de la Troisième Internationale.

En fixant nos élections au 11 mai, il espérait faire bénéficier, par une sorte de choc en retour, le Bloc National d'un écho des idées de démocratie outre-Rhin. Ses calculs sont déjoués. L'opération, s'il la tente, lui restera pour compte.

L.-O. FROSSARD.

DANS LA GIRONDE

Un mariage de raison

APRÈS LES ÉLECTIONS ALLEMANDES

La démission de M. Marx paraît assurée

En attendant, M. von Knilling quitte le pouvoir en Bavière

✦ On possède maintenant les résultats complets des élections allemandes. Le nombre des votants s'est accru de 500.000 ; on croyait qu'il aurait augmenté davantage.

Par ordre d'importance numérique, les

Hilferding

partis se classent ainsi : social-démocrates, conservateurs, catholiques, communistes, populistes, démocrates, ultra-nationalistes. Ceux-ci viennent donc en dernier lieu.

✦ Selon les prévisions les plus communément admises M. Marx, démissionnera dès la rentrée du Reichstag, qui est fixée au 20 mai.

En réalité, le cabinet Marx n'a jamais été très solide. On sait avec quelle difficulté il obtint le vote des pleins pouvoirs, et qu'il ne cessa de supplier la dissolution sur le précédent Reichstag jusqu'au jour où il le prononça.

Le groupement sur lequel il s'appuie a perdu une trentaine de sièges et de plus les social-démocrates qui lui avaient donné leur neutralité bienveillante en ont perdu plus de 60.

✦ On annonce que M. Ebert confierait aux socialistes le mandat de former le cabinet ; mais rien ne prouve que les socialistes accepteront cette charge.

Toute une série de combinaisons sont en vue, à l'état d'hypothèses :

1° Retour à la grande coalition (populistes, catholiques, démocrates, social-démocrates et peut-être populistes bavarois), 260 voix ;

2° Combinaison centriste et conservatrice, 223 voix ;

3° Combinaison orientée à gauche (social-démocrates, catholiques, démocrates), 209 voix environ.

Seules les deux premières donnent une majorité.

La grande coalition dresserait contre elle les ultra-nationalistes, les conservateurs et les communistes ; la combinaison centriste et conservatrice se heurterait aux ultra-nationalistes, aux social-démocrates et aux communistes.

La situation est donc très compliquée, si compliquée qu'on parle d'une dissolution quasi immédiate.

✦ Le président du Conseil bavarois, von Knilling, a donné sa démission qui était attendue.

En Bavière aussi, la crise sera longue.

CANDIDATES !

Mme Aurel a formé une liste dans le premier secteur

Mme Aurel est candidate. Cependant comme il lui fallait obéir aux délégations du scrutin de liste, deux autres femmes, et non des moindres par la notoriété, l'accompagnent leurs noms ? On y trouve Mlles Jacqueline et Suzanne Bertillon, avocate et artiste peintre ; Mme Léon Frapié, directrice d'école maternelle, et femme de notre collaborateur M. Léon Frapié ; Mme Airaud, chevalier de la Légion d'honneur ; Mme Rochebrune, publiciste ; Mme Lemaire-Crémieux ; Mme Du Gast, explorateur ; Mmes Bousquet et Besnard, enfin Mme Maria Vérone.

Une compagnie d'amazones galonnées, direz-vous ? Pas tout à fait. Du moins Mme Aurel l'affirme. Écoutez-la plutôt :

Mme AUREL

L'initiative de la liste revient toute à Mme Aurel, qui se montre discrète et circonspecte, comme un véritable chef. La bataille est-elle si grave ? Je questionne :

— Quel est le sens de votre candidature?

Mme Aurel s'éveille d'un rêve et sursaute :

— Je ne comprends pas. Notre candidature ne peut vous intéresser. Les journaux... les journaux... qu'ils parlent de nos livres, de nos romans, de nos...

A cette évocation la voix d'outre-tombe — déjà — de madame la candidate s'éteint.

Je rallume, non sans mal.

— Nous ne sommes pas Espagnoles, Sangre... Ce n'est pas intéressant. Nous voulons que les hommes n'oublient pas que la femme pense et comprend. Je voudrais qu'on tînt compte de l'opinion des femmes. Je voudrais qu'on défendît mieux les intérêts des intellectuels des deux sexes ! Je voudrais...

La voix de Mme Aurel se perd à nouveau dans les limbes de sa pensée. Je l'y cherche vainement et ne la retrouve pas. Alors je me résigne et j'en appelle d'autres.

Mme Maria VERONE

L'avocate devait être plus précise. Candidate elle le fut jadis avec toute son ardeur de féministe convaincue.

— Mais non pas du tout dit-elle ce n'est pas cette fois une candidature féministe. Je ne sais pas...

— Alors pourquoi avez-vous accepté ?

— Mais... pour faire plaisir à Mme Aurel.

Mme DU GAST

Mme Crespin du Gast est une exploratrice, qui dut à son audace masculine un moment de célébrité.

Pourquoi tenait-elle à explorer cette année le marais électoral bouleversé par le scrutin de liste ?

J'ai posé la question :

— Mais pour faire plaisir à Mme Aurel, elle a tellement insisté.

Mme ROCHEBRUNE

Mme Rochebrune est un confrère féminin. Elle avait presque oublié cette candidature.

— C'est vrai, dit-elle, je suis candidate. Il fallait bien faire plaisir à Mme Aurel.

Mlles Jacquel et Suzanne BERTILLON

Ces professions de foi étaient un peu laconiques. Chez M. le docteur Bertillon, j'allais trouver trois candidates dont les empreintes pouvaient être plus importantes. Mlle Jacqueline et Suzanne Bertillon, avocate et artiste peintre, sont proposées aux électeurs du premier secteur. Pour la défense de...

— Mais non... pour faire plaisir à Mme Aurel, naturellement.

Mme BERTILLON

Mme Bertillon est docteur.

Quels soins tenait-elle à prodiguer aux électeurs ?

— Mais aucun, répond-elle, aucun... Vous comprenez... Mme Aurel a tellement insisté. Il fallait bien lui faire plaisir...

— Naturellement.

Mais je n'ai pas continué. Mme Aurel a vraiment des amies dévouées.

Stéphane Manier.

Petit Manuel de l'Électeur

La chute du franc

A l'avènement du Bloc National, notre franc valait dix sous (51 centimes) ; il ne vaut plus aujourd'hui que six sous et demi (33 centimes). Il a donc perdu 36 pour cent de sa valeur au 16 novembre 1919.

A l'avènement de M. Poincaré, il cotait encore 45 centimes.

A partir de l'échec de la Conférence de Gênes, il n'a cessé de baisser jusqu'à la panique du 10 mars où il est tombé à 18 centimes.

Depuis lors, grâce au secours des banquiers américains et anglais, il s'est rétabli à 33 centimes.

Chose curieuse, toute la presse à Billiet proclame que M. Poincaré a fait remonter le franc de 15 centimes ; mais tout le monde oublie de rappeler qu'il l'avait d'abord fait baisser de 27.

Pour obtenir ce fameux « redressement », il a fallu demander aux banquiers américains et anglais une avance de près de 2 milliards de francs.

Cette avance est garantie par une hypothèque sur une partie de l'encaisse-or de la Banque de France, — ce qui diminue d'autant le gage théorique de nos billets.

Elle n'a été consentie que pour six mois, et peut n'être pas renouvelée.

Notre change est donc plus que jamais dans la dépendance de l'étranger.

QUESTION A POSER AUX CANDIDATS DU BLOC NATIONAL

Comment osez-vous dire que vous avez sauvé le franc « puisque, en 4 ans, vous lui avez fait perdre un tiers de sa valeur, et puisque vous ne l'avez « redressé » qu'en le mettant plus que jamais dans les mains de la Finance internationale ?

Francis DELAISI.

Recensement des votes à l'Hôtel de Ville

Le recensement général des votes émis le 11 mai dans chacune des circonscriptions du département de la Seine aura lieu en séance publique le mercredi 14 mai, à 9 heures du matin, par les commissions compétentes conformément à la loi. Cette opération s'effectuera à l'Hôtel de Ville de Paris, dans la salle des Fêtes.

LA QUERELLE DU POISSON

Armateurs et mareyeurs vont bientôt se réconcilier

Devenus expéditeurs, les armateurs ont bien fait leur besogne

Nous avons relaté en quelles circonstances les armateurs et les mareyeurs, jadis unis par une remarquable concorde, étaient récemment devenus frères ennemis. Question d'argent, bien entendu...

Dans des conditions tout à fait normales, les arrivages ont eu lieu aujourd'hui. Les armateurs ont eux-mêmes expédié 180.000 kilogs de poisson que les mandataires ont fort bien accueilli. Une légère baisse de prix est d'ailleurs signalée sur tous les spécimens de la gent aquatique. En effet, les arrivages n'étaient que de 90.000 kilogs dimanche dernier. Leur quantité ayant été doublée, le prix du poisson ne pouvait que diminuer.

On annonce que la réconciliation des armateurs et des mareyeurs est imminente, les uns et les autres étant prêts à consentir d'importantes concessions. Les armateurs n'en seront pas lésés. En effet, s'ils ont ravitaillé Paris, ils n'ont pu comme de coutume, fournir à la province tout le poisson nécessaire. Et le poisson augmente de prix lorsqu'on franchit nos fortifications. Les bénéfices des armateurs sont donc moins considérables que de coutume.

Trois délégués des mareyeurs se sont rencontrés ce matin avec M. Conte, président du syndicat des mandataires ; ils lui ont demandé si leurs collègues pouvaient toujours compter sur l'amitié des commerçants de la Halle au poisson. La réponse de M. Conte les a tellement satisfaits que c'est dans un bar voisin des Halles qu'ils ont serré la main de tous les mandataires.

Au total, cette querelle se termine... en queue de poisson, mais pour la satisfaction de tous.

"Mesdames les Colonels" sont limogées aux Etats-Unis

L'armée américaine comptait dans son sein de nombreuses colonelles ou plutôt des « colonels » à titre honoraire. Plusieurs étoiles de cinéma : Mary Pickford, Marion Davies, Lilian Jaxis, Pauline Benedict, avaient été ainsi nommées pour récompenser le zèle qu'elles apportèrent pendant la guerre à distraire les « troupiers ». Mais beaucoup de ces militaires d'opérette crurent bon de faire flamber leurs grades sur des affiches ou des programmes de cinéma.

On jugea qu'il y avait là une offense portée à la dignité de l'armée et un ordre vient de paraître qui retire le titre de « colonel honoraire » à toutes celles qui en étaient titulaires.

APRES L'AFFAIRE Henri Béraud-Martin du Gard

Une rectification importante

Les procès-verbaux que nous avons publiés hier nous avaient été transmis par MM. Jacques Guenne et Martin du Gard — du moins les avons-nous reçus sous enveloppe des *Nouvelles Littéraires*.

Nous recevons de la part de M. Pierre Benardi, témoin d'Henri Béraud, une demande de rectification au sujet d'une phrase contenue dans le procès-verbal Béraud-Martin du Gard.

Le texte qui nous a été communiqué par les *Nouvelles Littéraires* porte :

« Après examen de la question et à la suite des précisions apportées à M. Marcel Boulenger et André Chaumeix... »

Or il faut lire :

« Après examen de la question et à la suite des précisions apportées par M. Marcel Boulenger et André Chaumeix. »

Cette préposition renverse, pourrait-on dire, la proposition — il importait donc de rectifier l'erreur du copiste de M. Martin du Gard.

L'express Paris-Belfort tamponne un train

Un tué et plusieurs blessés

Belfort, 6 mai. — L'express Paris-Belfort a tamponné un train de marchandises en gare de Porte-d'Atelier.

Un employé de la Compagnie de l'Est a été tué et quelques autres blessés. Aucun voyageur ne serait atteint.

Cet accident a provoqué une certaine perturbation dans le mouvement.

ARAIGNEES DU SOIR

SUR LE PRE

Pour ou contre le duel, tout a été dit, mais il y a longtemps, si longtemps qu'il est sans doute permis de reprendre les termes d'une discussion tombée dans l'oubli.

Les adversaires du duel ont beau jeu. Le combat singulier, tel qu'on le conçoit à notre époque, prête évidemment à rire. L'échange de cartes, l'envoi de témoins, les procès-verbaux, le cérémonial de la rencontre [illegible] les traits d'une farce inouïe. Tout cela est vrai. Sans conteste, il est préférable de satisfaire son honneur au prix de deux balles tirées sans résultat ou d'une piqûre d'aiguille dans la région métacarpienne. Pourtant, si dérisoire qu'elle puisse paraître, cette satisfaction vaut peut-être encore mieux que rien...

D'ailleurs, quelle que soit [illegible] dont on tranche la question dans les autres milieux, l'opinion de la presse ne peut être qu'unanime à ce sujet : pour le journaliste, le duel est une obligation. Il y a, chez les gens de plume, des devoirs professionnels qui priment toute autre considération : celui d'amuser le lecteur, celui de fournir aux confrères un bon sujet de copie et aussi celui de montrer aux adversaires que parfois il peut se trouver [illegible] une signature.

Bernard GERVAISE.

Emmanuel BOURCIER

L'auteur de *La Roulle*, l'un des plus beaux livres d'avant la guerre, présente, de face, de profil, de trois quarts — de face surtout — la curieuse figure, un peu cassée, un peu basanée, d'un homme qui a vécu pendant de longues années aux colonies et a bourlingué, au gré des cargos, sur les vastes mers. Il fait partie de la « race » internationale des reporters toujours à l'affût de la nouveauté, de l'étrange même qui, des bouges d'Amsterdam ou de Saïgon aux palaces de Monte-Carlo et aux gratte-ciel de New-York, promènent, le stylo à la main, leur curiosité — et leur fantaisie. Cela nous vaut, à nous timides sédentaires, de participer par l'esprit aux innombrables aventures d'un monde où le hasard nous a fait jeter l'ancre, dans quelque solide port d'attache, et de sortir de notre rôle — fut-elle semblable à celle de l'oncle Tom — et, si je puis parler ainsi, de notre peau. Et tous les prisonniers que nous sommes plus ou moins ne rêvent-ils pas d'évasion ? Bourcier est de ces hommes qui, au carrefour des routes où nous hésitons, seulent leurs trajectoires mêmes. Ce geste, ce simple geste m'apparaît comme le plus beau que puissent accomplir des hommes.

Déjà, quand il faisait, à ses débuts, fonctionner, dans *Paris-Midi*, sa « guillotine sèche », le reporter pouvait si je puis dire, sous le journaliste, ou, plus exactement, sous l'homme de lettres latent (je suis tenté de dire « sous l'homme de lettres à l'affût »). Un peu après, il réunissait cent silhouettes parisiennes sous ce simple titre *Reportages*. *Et Gens du Front*. *Les Gens de Mer*, ne sont-ce pas aussi des reportages. *La Roulle* elle-même — mais oui — grand reportage ! *Jeanne et Paul, son frère*, qui sont des romans au sens le plus exact du mot, décèlent aussi le journaliste qui sait voir, mais auquel on peut appliquer la phrase de Jules Renard sur le poète le journaliste « à l'œil incorruptible ».

Qui sait voir — et agir. Car, à Saïgon même, il a fondé un « Cercle du soldat », qui a beaucoup servi depuis comme modèle, un cercle où soldat où il y a des livres !

Le Revue de Paris, La Grande Revue, Je sais tout, Les Œuvres Libres, Le Matin, Le Journal, L'Intransigeant, L'Information et *Le Petit Journal*, entre autres, ont fait connaître à leurs lecteurs le nom et le talent de ce journaliste-écrivain, autrement dit de ce reporter-type qui sait voir et peindre le monde, comme il a su le courir et le découvrir.

Gabriel REUILLARD.

AU MUSÉE DU LOUVRE

On vend, le 16 juin, le collier de Mme Thiers

Ce que nous dit M. d'Estournelle de Constant

Par un après-midi de l'année 1881, Mme Félicie Dosne, belle-sœur du regretté Adolphe Thiers, se présenta au Musée du Louvre et remit au conservateur tous les bijoux de feu Mme Thiers. Décidée de n'avoir point d'enfant, celle-ci avait légué à notre grand musée national le fruit des économies présidentielles. Le conservateur se confondit en remerciements, il engagea même sa parole d'honneur lorsque Mme Dosne formula la recommandation traditionnelle :

— Vous en prendrez bien soin n'est-ce pas, Monsieur ?

A dater de ce jour, tous les Américains de passage à Paris vinrent admirer le collier de Mme Thiers. Peut-être trouvèrent-ils la défunte présidente avec un profil grec et des ombres sculpturales. En réalité Mme Thiers était assez disgracieuse. Ne regrettons pas trop que Bonnat, peintre à la commande des gens riches de son temps, ne nous ait pas laissé le portrait de cette excellente bourgeoise.

Par autorisation du gouvernement

Or voici que le Musée du Louvre se conduit comme un impénitent comme un ingrat vis-à-vis de Mme Thiers. On vend le collier de la présidente. On le vend même aux enchères, c'est-à-dire au plus offrant des profanes ! Collier de Mme Thiers, vous qui jadis accordiez un peu de prix à cette imposante personne, vous qu'elle rangeait soigneusement dans le coffre-fort conjugal, auprès des plumes de son mari, vous étincellerez demain au cou de quelque danseuse ! Ou bien on vous ciselera ; vous ornerez des oreilles anonymes et des chevelures oxygénées ; vous regretterez le temps de la bonne Mme Thiers et peut-être aussi le temps de l'Huître matrimonielle.

On vend le collier de Mme Thiers ! C'est ainsi que les jeunes débauchés « lavent » les montres d'or familiales quelques jours après l'enterrement de leurs parents. Le respect s'en va ; il est effacé par l'amour des richesses.

On adjugera donc, le 16 juin, le fameux collier de perles, ainsi qu'un pendentif en perles et brillants, une broche rehaussée d'un saphir et enfin un collier indien de perles et turquoises. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans toute cette affaire, c'est que les bijoux de Mme Thiers, femme d'un ancien président de la République,

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

sont « bazardés » au petit bonheur des enchères, en vertu d'une autorisation de M. Millerand, président de la République, datée du 29 décembre 1923.

Il semble que M. Millerand se conduise, vis-à-vis des mânes de son prédécesseur avec une certaine désinvolture. Nous conseillons vivement à Mme Millerand de ne pas léguer ses bijoux au Musée du Louvre. L'avenir se chargerait peut-être de venger Mme Thiers...

Chez M. d'Estournelles de Constant

— Pourquoi vend-on les bijoux de Mme Thiers ?

M. d'Estournelles de Constant, directeur du Musée du Louvre, me répond avec une exquise affabilité :

— Parce que des bijoux ne constituent pas exactement des pièces de musée. Depuis longtemps nous demandions au gouvernement l'autorisation de nous débarrasser de ces joyaux. Comme vous le savez, nous ne sommes autorisés que depuis le 29 décembre, à les vendre...

— A l'encan...

— Non, Monsieur, aux enchères !

— Et qui bénéficiera de cette adjudication ?

— Le montant de la vente sera versé par fractions égales à la Caisse des Musées nationaux, à la Fondation Thiers et à la Retraite Dosne.

— Mais ne craignez-vous pas que le collier de la digne présidente ne passe au cou d'une courtisane, ne fasse l'admiration des soupeurs montmartrois, ne soit volontairement oublié dans un taxi par ses nouvelle propriétaire, selon les coutumes de ce siècle, etc., etc. ? Songez, monsieur le Directeur, aux embûches qui guetteront bientôt ce pauvre collier livré à lui-même. Un collier de cent cinquante-quatre perles est aussi bête que cent cinquante-quatre huîtres.

— Rassurez-vous, Monsieur. Toutes ces perles diffèrent les unes des autres, par leur orient et par leur couleur. Un joaillier les achètera sans doute et transformera le magnifique collier en un certain nombre de bijoux.

— Mais combien le vendra-t-on ?

— Des millions et des millions, sans doute. Mais ceci regarde Mr Lair-Dubreuil...

Je reconnais bien là que, même au Musée du Louvre, on applique le principe de la division du travail. Je m'en vais, et je traverse les Tuileries, poursuivi, comme un cambrioleur, par l'idée du mirifique collier de la présidence encore plus beau que celui des reines.

S'il est adjugé à quelque honnête bijoutier, nous ne déplorerons que son démembrement. Mais n'aura-t-il pas une destinée plus extravagante, ne sommes-nous pas à la veille d'un petit scandale, et la bonne Mme Dosne n'aurait-elle pas mieux agi en conservant le collier de sa sœur et en allant au bal chaque dimanche, afin de le sortir un peu ?

Jean Botrot.

Courrier régionaliste

La Boule provençale. — Le jeudi 29 mai, jour de l'Ascension, la « Boule Provençale » inaugurera officiellement son terrain de jeu du boulevard Masséna par un grand concours de boules, doté de plus de 1.000 francs de prix en objets divers. Le jury sera composé de MM. les présidents des sociétés provençales à Paris et de nos excellents confrères Frassant et Carbonnel du *Provençal de Paris*. A 8 heures précises, concours pour les hommes, équipes de 3 formées d'avance ; droit, 5 francs par joueur. A 14 heures : concours pour les dames, équipes de deux ; 2 francs de droit. Concours pour les enfants : sauts à la corde, courses, lancer. Indiquer la composition des équipes au président avant le 25 mai. Chaque joueur apportera ses boules. Des dispositions seront prises pour le repas de midi. Droit d'entrée pour les spectateurs : 1 franc. La distribution des prix aura lieu le soir même, à l'issue du dîner fraternel qui aura lieu à 20 heures précises au café de la Gaîté-Lyrique, square des Arts et Métiers. Prix du dîner : 16 fr. 50, pourboire compris. Envoyer son adhésion avant le 15 mai à M. Andenaz, trésorier, 217, rue de Tolbiac (Paris XIIIe).

La Flotette. — Les excursions (suite) : le dimanche 1er juin, visite du château et de la forêt de Chantilly. Rendez-vous gare du Nord, à 8 h. 30, salle des Guichets. — Dimanche et lundi 8 et 9 juin, Saint-Malo, le Mont Saint-Michel et la Côte d'Emeraude. Pour inscription et tous renseignements, s'adresser à Mlle G. Vignes, 45, rue Saint-Servan (IIIe).

Adresser les communiqués et notes concernant le « Courrier Régionaliste » à M. Charles Robert, 7, rue Paris-Soir, 11, boulevard Montmartre, Paris (2e).

Coup de feu dans la nuit

M. Priolet, commissaire de police du quartier du faubourg Montmartre, a interrogé, ce matin, René-Jean Lesimple, âgé de vingt ans, garçon de café sans domicile fixe, arrivé de Nice depuis deux jours, qui avait été arrêté cette nuit, faubourg Montmartre, à l'angle de la rue Drouot, alors qu'il prenait la fuite au moment où un coup de revolver venait de retentir. Lesimple a déclaré qu'il se promenait avec un individu dont il ignore le nom et l'adresse et qui, s'étant pris de querelle avec un troisième personnage, également inconnu, tira un coup de revolver sur ce dernier. Lesimple a passé la nuit au poste de la rue Drouot où il a été conduit ce matin au commissariat du faubourg Montmartre. Il n'était porteur d'aucune arme.

Souper au champagne !

Charles Morgen, âgé de dix-neuf ans, mécanicien-dentiste, demeurant rue de la Chapelle, pénètre, cette nuit, dans une taverne du quartier du faubourg Montmartre, et après s'être fait servir un copieux souper arrosé de champagne, avoua, au moment de régler l'addition s'élevant à près de deux cents francs, ne posséder que vingt centimes. Il a été envoyé au Dépôt. Sur lui on a trouvé un portefeuille dont il n'a pu indiquer la provenance.

Les Premières

THEATRE DE L'ETOILE

La Revue de Printemps

Fantaisie en 3 actes et 19 tableaux, de MM. Sacha Guitry et A. Willemetz

La grâce, l'invention, le goût, la fantaisie, et, par-dessus tout, le rayonnement d'une gaîté d'homme heureux... Ironsnous bouder notre plaisir ? Se trouverait-il quelque sot pour reprocher à M. Sacha Guitry son bonheur et la folâtrerie de son humeur ? Cela se pourrait, en un temps où ceux que Baudelaire nommait les « charlatans de la gravité » font si grand peur aux honnêtes gens. Le Français n'ose plus rire sans s'être, au préalable, assuré qu'il n'a point, derrière lui, quelqu'un de ces hommes amers et glacés. Pour nous, qui n'aimons rien tant que le gai labeur, nous saluons avec reconnaissance l'auteur de la *Revue de Printemps*.

M. Guitry eût pu l'intituler : *La Revue d'Yvonne* et Paris eût tout aussi bien compris. C'est un jouet, un beau jouet bariolé et animé, dont M. Guitry a fait cadeau à sa femme. Allez voir comme ils sont contents. Il y a, dans le titre même de la revue, une confidence où se retrouve cet accent d'impudeur superbe et charmante, qui est, en vérité, de tradition classique. Tels furent, depuis Molière, tous les grands ménages de comédiens. Va donc pour le jouet ! Mme Guitry en joue si heureusement, avec tant d'enfantine allégresse, et son époux éprouve, à la voir s'amuser, tant de paternelle satisfaction, qu'on est bien obligé d'applaudir et de s'égayer avec eux. N'avions-nous point tous l'air, hier soir, de fêter la sainte Yvonne ?...

Il y a, dans la *Revue de Printemps*, deux parties. L'une, qui se compose des deux premiers actes, est d'une surprenante réussite. Elle nous montre l'histoire des Champs-Elysées, depuis Henri II jusqu'à l'agonie du Bloc National. Vous devinez ce que, d'un thème semblable, a pu tirer M. Sacha Guitry. C'est comme une suite de tableaux et d'estampes, encadrés des mille raies-de-cœur de l'esprit, et de toutes les astragales d'un caprice doré. La réussite véritable commence au tableau du second Empire : « La Niche à Fidèlo » qui est comme un Constantin Guys retouché par André Gill. Ensuite, ce sont les vieux Ambassadeurs, de 1875 et de 1888, un Manet suivi de quelques Toulouse-Lautrec. Et voici, par le truchement du caf'-conc' muant en music-hall, à la voix d'un garçon de café éternel et changeant comme les âges, voici que nous gagnons l'époque des « Hommes Nouveaux ».

Cela est plein de trouvailles. Le public s'est particulièrement réjoui d'une scène qui montre, devant le Guignol des Champs-Elysées, « au début de la IIIe République », Foch, Poincaré, Messager, Citroën et Cécile Sorel, tous à l'âge de dix ans. Et il y a là un couplet cruel et léger, qui pourrait bien connaître le sort d'un fameux dessin de Bib...

Après cela, si fin de qualité. Il y a, hélas ! le dernier acte, où la main passe... Il me souvient que, dans une précédente revue, écrite par le même auteur avec le même collaborateur, M. Sacha Guitry disait, au second acte, un mot assez plat, ajoutait :

— Ça, c'est du Willemetz !

M. Guitry n'a pas cru devoir, cette fois, nous indiquer ce qui est de M. Willemetz. Nous l'avons fort bien discerné — si bien même, et si aisément, que nous eussions préféré que notre judiciaire fût mise à une plus difficile épreuve.

L'interprétation est en tous points excellente. On a, comme il sied, acclamé l'enfant gâté, Mlle Printemps, qui est, sans conteste, notre meilleure chanteuse d'opérette. M. Sacha Guitry joue comme si chaque spectateur était son ami intime. Cela est inimitable. MM. Pizani, Urban, Carol sont de très bons et très souples comédiens, et l'on a beaucoup goûté que Mlle Gaby Bonds imitât Raquel Meller, tandis que Marie Dalna nous rendait le contralto, l'encolure et la force populaire de Thérésa. Il y avait des scènes dans la salle. Les meilleures étaient improvisées par notre éminent confrère, Claude Farrère, qui ne peut se retenir de proclamer son boulangisme inaltérable, à la vue d'un Paulus de 1895, que ressuscitait M. Urban.

Henri Béraud.

AU VAUDEVILLE :

L'Etoile au Front

de M. Raymond Rousset

L'Etoile au Front raconte un peu longuement l'histoire d'un œuf de pigeon, d'un singe lubrique, d'une bague en or, d'une forêt vierge et d'un pied de mammouth.

C'est du moins ce qu'il nous a été permis de comprendre dans les intervalles que le humoite et les défaillances de mémoire des comédiens mêlèrent au texte de M. Rousset.

Fort heureusement, la scène était dans la salle. Aux histoires sans lien visible que les personnages de M. Rousset venaient débiter sur la scène, les spectateurs opposèrent une hostilité tranquille :

— Une autre ! criaient-ils invariablement.

C'est en vain que le singe lubrique fut honoré des faveurs de la douairière, en vain que le pied de mammouth, en pourrissant, livra son secret.

— Une autre ! réclamait obstinément le parterre.

Le troisième acte fut assez intéressant. Quelques partisans de M. Rousset, montés sur leurs fauteuils, demandaient l'expulsion des interrupteurs, ceux-ci exigeaient impérieusement qu'on baissât le rideau, la police opérait quelques-unes des expulsions demandées, et les acteurs, imperturbables, sans souci de la comédie qui se jouait dans la salle, continuaient.

On dut cependant baisser deux fois le rideau.

MM. Joffre, Jean d'Yd, Caudé, Yonnel, Puytagarde, Mmes Grumbach, Cécile Guyon, Berthe d'Yd, Denise Keene ont prouvé ailleurs qu'ils étaient d'excellents comédiens. Ils sortent un peu diminués de cette aventure. — *M. A.*

Demain :

Le soleil se lèvera à 5 h. 23 et se couchera à 20 h. 13.

15 h. — Théâtre des Champs-Elysées. Deuxième matinée artistique de l'Amérique Latine.

15 h. — 97, rue Saint-Lazare. Conférence organisée par la Chambre de commerce franco-bulgare.

17 h. — Sorbonne. Amphithéâtre Descartes. « L'Effort et la Pitié », conférence par M. Edmond Haraucourt.

19 h. 30. — Cercle de la Renaissance. Dîner de la critique littéraire.

21 h. — 41, rue de Rennes. Séance publique annuelle de la Société des Etudes Historiques.

Fête à souhaiter : Sainte Gisèle.

L'AFFAIRE GOLDSKY

Une grâce ? Non !

Les *Cahiers des Droits de l'Homme* publient une note d'après laquelle le ministre de la justice — c'était encore M. Colrat — après avoir écarté « l'inopportune » revision, aurait fait savoir à la Ligue qu'il était prêt à prendre une mesure de grâce. Tout permet de croire que M. Lefèvre du Prey aurait résolu de donner suite aux dispositions de son prédécesseur.

Dès qu'il eut connaissance de cette déclaration, Jean Goldsky a envoyé au ministre de la justice une vibrante protestation.

Rappelant comment il avait, dès la première heure, dénoncé l'imposture que constituait la nomination d'une commission de fonctionnaires, sans pouvoirs ni moyens, il écrit : « Machine à gagner du temps », m'étais-je écrié. Votre honorable prédécesseur ne savait encore s'il se déciderait à donner, en Seine-et-Oise, une sorte de réplique au « baiser au lépreux ». Il se réservait donc d'accepter la thèse de mes accusateurs de 1918 ou celle de mes défenseurs de tous jours, suivant qu'il s'estimerait à droite ou à gauche devant le corps électoral.

L'éventualité d'une grâce indigne le condamné qui déclare : « Qu'il me soit permis, en fait de grâce, de ne vous en demander qu'une : celle de me laisser vous dire que je ne compose pas avec l'imposture. Ministre de la justice, vous ne devez la justice, et rien d'autre. Qui me la refuse se disqualifie. »

Après avoir déclaré fermement qu'il ne laisserait pas étouffer sa protestation par un compromis honteux, Jean Goldsky conclut : « Vous pouvez, monsieur le Ministre, briser le droit et l'équité. Il ne dépend pas de vous de les faire abdiquer. »

Le Comité pour la Revision ne peut que rappeler M. Lefèvre du Prey au respect de la légalité, et s'engage à porter la question devant le pays et le Parlement, si le scandale se prolonge jusqu'à la rentrée des Chambres.

Le "Finito" de la rue Réaumur va être annoncé à son de trompe

Du 7 mai jusqu'au 16 mai, il sera procédé à une enquête pour l'expropriation d'un immeuble, à Paris, 60 rue Réaumur. Cette opération a pour objet de dégager complètement les abords du Conservatoire des Arts et Métiers.

Depuis l'année 1858, par fractions, l'élargissement de la voie, à 30 mètres, a été poursuivi. L'acquisition du petit rez-de-chaussée en hémicycle visé par l'arrêté officiel est le dernier paragraphe de ce chapitre de vieille long de soixante-six ans.

Préalablement au dépôt à la mairie du plan parcellaire :

« Un avertissement sera publié à son de trompe ou de caisse dans la commune

« et affiché tant à la principale porte de la mairie qu'à un autre endroit apparent et très fréquenté du public, désigné par arrêté préfectoral. » Et c'est signé Juillard.

Il est regrettable que l'heure de cette manifestation archaïque ne soit pas indiquée, car il y aurait du monde, demain, rue Réaumur, pour voir et entendre le héraut municipal sonnant de la trompe.

A TOUS ECHOS

Mais où est le chic d'antan ?

M. Pierre-Plessis vient de pousser un cri d'alarme. Il paraît que la réputation d'élégance de notre capitale f... le camp. Et pourquoi ? Parce que l'on voit au théâtre des gens en col mou et en chaussures crottées, parce que l'on y rencontre des spectateurs en veston gris et cravate à pois, parce qu'un fauteuil d'orchestre de trente francs accueille un bonhomme qui a oublié ses manchettes.

Et mon confrère écrit : « Faudra-t-il désormais aller à Londres ou à Rome, à Madrid ou à Vienne, pour retrouver un peu du chic et de la correction qui faisaient jadis la gloire des soirs de Paris ?... »

C'est une idée !... On pourrait aller en commun prendre un bain d'élégance sur les bords de la Tamise, nouveau moyen de se faire blanchir à Londres... De s'y faire blanchir du laisser aller parisien.

Mais je crois que M. Pierre-Plessis fait fausse route en jetant la pierre aux habitants de la Ville-Lumière. Le manque de chic de nos salles de spectacles n'est pas, dans bien des cas, le fait des Parisiens parisiennants ; il incombe surtout aux étrangers qui villégiaturent en ce moment dans notre bonne ville et qui forment la moitié, si ce n'est les trois quarts de la clientèle des grands music-halls et de tous les théâtres dits bien parisiens.

Ces étrangers qui, dans leur pays, n'oseraient pas mettre le pied dehors, le soir, sans revêtir la livrée mondaine sont, au contraire, les premiers à s'installer chez nous, dans des fauteuils à trente francs, en veston à carreaux, en chemise de sport sans manchettes, en chaussures boueuses, quand ce n'est pas en casquette.

Je l'ai encore remarqué hier soir dans un vaste établissement du centre. Il y avait beaucoup de complets fatigués et de cravates multicolores, mais tous les habitants de ces vêtements parlaient anglais ou espagnol : pas un ne s'exprimait dans notre langue.

Avant de jeter la pierre à nos concitoyens, il serait donc peut-être prudent de demander à nos visiteurs de mettre dans leur valise, quand ils viennent chez nous, un peu de cette correction dont ils sont prodigues chez eux.

Et, pour en revenir à l'article de M. Pierre-Plessis, il est certes infiniment triste pour quelqu'un qui aime et respecte les traditions de voir de vulgaires vestons et des cols mous dans un fauteuil d'un louis et demi, mais les amateurs d'élégances ont un moyen facile de prendre leur revanche. Pourquoi, en signe de protestation, n'iraient-ils pas en smoking ou en habit aux places à quarante sous du poulailler ?

Paul PERRET.

■ ■ ■ ■

● Hier, Yvonne Printemps, qui chantait le rôle de la Palva dans la *Revue de Printemps*, au théâtre de l'Etoile, obtint un véritable triomphe. Elle dut bisser son grand air. Jusqu'ici rien que de très naturel, étant donné le charme et la voix de la comédienne.

Mais Sacha Guitry a trouvé une « tradition » nouvelle. Il jouait le duc de Morny et pour justifier le *bis* dans le sketch, pour donner un sens nouveau à cette répétition, il lui dit :

— Vous disiez, madame ?

Gageons que les comédiens vont mettre à profit cette invention.

■ ■ ■ ■

● Dans l'*Etoile au front*, de M. Rousset, tous les personnages, le pied de mammouth, l'œuf de pigeon, le singe lubrique sont « fécondés » — c'est la propre expression de l'auteur — et donnent naissance... à des élucubrations nouvelles.

C'est ce qu'un spectateur fit remarquer, qui hurla :

— La forêt va donc seule rester vierge ?

On remarqua beaucoup aussi un spectateur qui, seul, au milieu des cris, de l'agitation hostile ou enthousiaste de ses voisins, resta complètement immobile. C'était André Antoine qui, grave, impassible, écoutait.

■ ■ ■ ■

● Dimanche, au gala Géricault.

La Reine de Roumanie est au premier rang des fauteuils.

Devant tout ce que Paris compte de gens titrés, ou rentés parmi les plus rentés, on joue une comédie musicale et romancique : *Le Galant Couturier*.

A un certain moment :

— C'est l'heure du thé, dit, sur la scène, la « lionne... »

— Plus de thé, ma chère, rétorque l'« officier aux guides ». Car... c'est anglais.

Ces deux derniers mots sont prononcés sur le ton du plus profond mépris. Et c'est la gaffe : car la Reine Marie est née princesse britannique.

Cela jeta, comme on dit, quelque froid...

■ ■ ■ ■

● Hier soir, à la gare Saint-Lazare, quelques familles attendaient, non sans impatience le retour des promeneurs que la recherche de l'âme sœur avait conduits à la « foire aux fiancés ».

« La petite » était partie ce matin, confiante et heureuse ; si « cela » ne donnait rien, ce serait toujours une belle promenade, une journée au grand air, de la gaîté parmi la jeunesse.

Le train entre en gare, les yeux maternels cherchent dans la cohue des voyageurs une toque de paille marron, elle l'aperçoit, agite un parapluie signal, obtient enfin un regard, un sourire, une signe de tête affirmatif.

En effet, « la petite » n'est pas seule ; un grand garçon d'autant plus long qu'elle est courte, d'autant plus large qu'elle est mince sur les pas d'une jeune demoiselle des plus avenantes, des plus gracieuses.

Présentations. Invitations.

— Vous venez dîner avec nous, monsieur, questionne la mère émue ; papa sera heureux de vous connaître.

Le jeune homme accepte et tandis que le couple s'éloigne, précédant la famille, transfigurée par l'espoir, la maman murmure :

— J'aurais jamais cru ça ! De mon temps... et le reste se perd dans le vacarme de la gare ; nous voici, madame, sous le règne de la vitesse !

■ ■ ■ ■

● Devant le succès croissant obtenu par notre publication des cours officiels des métaux précieux, nous informons les lecteurs de *Paris-Soir* qu'en raison des besoins pressants de notre fabrication de bijouterie, joaillerie, nous pouvons payer de suite et 10 p. 100 plus cher que partout ailleurs, tous bijoux, diamants, perles et métaux précieux. Consultez à ce sujet le cours des métaux précieux, rubrique Bourse des Valeurs.

SIROP et PAULIET, 220, rue Saint-Martin. Téléphone : Archives 01-69.

Petit Mémorial des Lettres

+++ Il y aujourd'hui...

... deux cent trente ans, naissait à Paris Pierre-Jean Mariette, qui fut l'un de nos amateurs les plus éclairés et qui a laissé sur les questions artistiques de nombreux écrits qui se consultent encore avec profit : *Lettre sur Léonard de Vinci, Description de l'Eglise Saint-Pierre de Rome, Traité historique des pierres gravées du cabinet du roi*, etc... et dont les manuscrits comprennent dix gros volumes in-folio à la Bibliothèque Nationale.

... cent vingt-cinq ans, les restes de Molière et de La Fontaine étaient transférés aux Petits Augustins.

+++ M. Fernand Divoire n'est plus rédacteur en chef du *Journal Littéraire*.

Il ne sera pas remplacé. M. Paul Lévy, directeur, assumera les fonctions de rédacteur en chef.

Nous pouvons dire que M. Fernand Divoire n'en restera pas moins au nombre des collaborateurs du *Journal Littéraire*. Au demeurant, ce n'est point du tout avec un esprit hostile qu'il a quitté l'hebdomadaire, qui réclamait du général des *Treize* un labeur difficilement compatible avec les fonctions qu'il tient par ailleurs. On souhaite ici à M. Paul Lévy, et à ses secrétaires généraux ou de rédaction : Emile Bernerghem, Léon Pierre-Quint, Jean Toussaint-Samat, Philippe Soupault, de mener à bien le *Journal Littéraire*.

M. Fernand Divoire n'était d'ailleurs pour rien dans la mauvaise qualité du papier, de même que M. Paul Lévy n'était pas pour quelque chose dans le « minaudrisme » de certains caractères.

Nous avions les premiers annoncé que « cela n'allait pas tout seul ». A la suite de quoi nous reçûmes une lettre de M. Paul Lévy qu'on a lue dans notre petit mémorial. Ajoutons que le départ de M. Fernand Divoire, en qualité de rédacteur en chef, ne s'est produit que dans la suite.

+++ Becque devant ses contemporains :

A propos de *La Navette* : « La physiologie poussée à ce point ne se distingue plus de l'ichtyologie. » (Paul de Saint-Victor.)

A propos de *Michel Pauper* : « Il a voulu peindre un homme de génie aux prises avec la passion qui finit par le déshonorer et le tuer ; mais par amour de la crudité, il a fait de son homme de génie un voyou. » (Barbey d'Aurevilly.)

+++ On lit au sommaire de *La Vie* : « Nos grands savants : Jules Perrin, par J.-H. Rosny aîné. »

M. Jules Perrin, qui était, il n'y a pas longtemps, membre du Comité de la Société des Gens de Lettres, le romancier de *Deux Fantômes*, ne saurait être classé parmi les savants grands ou petits. Il lui suffit d'être un bon écrivain.

Mais lisons l'article de Rosny aîné : Il s'agit du discours que l'académicien Goncourt prononça devant les Compagnons de l'Intelligence en hommage à M. Jean Perrin.

M. Jean Perrin est le savant « qui propose une nouvelle théorie chimique, où il ne que les chocs des molécules interviennent dans la réaction, sinon par accidents : ce sont les radiations qui agissent réglementairement. »

Théorie qui intéresse d'autant plus Rosny aîné que l'auteur de *la Force Mystérieuse* l'a exprimée dans ce livre le même mois que M. Jean Perrin publiait sa notice préliminaire.

+++ Le docteur Paul Voivenel traite, dans le *Bon Baiser*, de « l'imagination féminine », cependant que Mlle Renée Dunan discute des « grandes aberrations de l'Amour romantique ». Et voici des vers de M. Joseph Lutgé, de M. Alain Delbrél.

Nouvelles diverses

— Mercredi 7 mai, à 20 heures, le Cercle « Arts et Lettres » donnera son septième dîner annuel, au restaurant Gangloff, 4, place de l'Ecole Militaire, sous la présidence de M. Pierre Trimouillat.

— Le 9 mai, à 21 heures, M. Albert Touchard présentera son roman : *Le mort du Loup*, au Cercle littéraire des « Gitès-Bouzet », 128, boulevard Saint-Germain.

Le onze mai

? ? ?

J. KESSEL et G. SUAREZ

dans leur nouveau livre :

Le onze mai

(aux Éditions de la N.R.F.)

nous introduisent dans l'intimité et nous rapportent les opinions des GRANDS CHEFS POLITIQUES

Avant

Le onze mai

LISEZ

Le onze mai

Les livres lus

+++ Louis Martin-Chauffier : *Patrice ou l'Indifférent* (Bernard Grasset, édit.) :

Patrice est-il vraiment indifférent ? Ce n'est pas tout à fait le mot. Ce jeune homme, très intelligent, analyse peut-être un peu plus qu'il ne convient ses émotions, ses sensations et, après avoir démontré jusqu'à la minutie les ressorts de nos pauvres sentiments, il conclut que, mon Dieu, il n'y a peut-être pas de quoi s'échauffer le bourrichon ou, comme on dit encore avec la même vulgarité, couper dans le panneau des amours éternelles.

Sans doute, Claire de Lauragain est tout à fait charmante ; Mme Piérangeli, qu'une belle légende d'amoureuse accompagne, est des plus désirables et la touchante Marivonne est digne du plus parfait attachement. Patrice lui-même voudrait sourcire au désir impérieux qui l'habite et commande (jusqu'à un certain point) ses pensées et ses gestes. Mais quoi, ce charmant garçon fait, inconsciemment et comme nous tous, du fréudisme. Ses intentions, ses velléités, ses espoirs, il n'en est point un qui soit tout à fait dégagé de l'emprise de la vie et, pour tout dire, il n'est pas de lumière sans ombre, même dans le plus parfait des tableaux que la nature puisse nous présenter. Et Patrice, bien que sensible à la beauté et même au charme, redoute, avec sagesse, l'usure de nos sentiments et de leurs objets par le temps. Sinon l'usure, du moins une certaine patine qui les ternit.

On ne peut dire qu'il ait tort. Et, en plus de l'intérêt propre d'un cas psychologique riche en péripéties et conté avec art, la curiosité de l'ouvrage de M. Louis Martin-Chauffier c'est de poser — on l'a sans grands mots, sans grandes phrases, l'auteur a bien trop de goût pour cela et on sent qu'il redoute par-dessus tout de se donner un rôle de moraliste, même de moralisateur — la curiosité de *Patrice*, disons-nous, c'est de poser le problème de la possibilité de l'union unique, éternelle entre deux êtres. Et le poser, c'est déjà le résoudre en un temps où notre morale vit de beaucoup d'hypocrisie à la façon dont Jules Renard prétendait : « L'amour vit de beaucoup d'eau fraîche. »

LES ACADÉMISARDS.

Coups de Bichon

A LA GALERIE BARBAZANGES : A. DUNOYER DE SEGONZAC

La saison est heureuse. L'ensemble de Dunoyer de Segonzac pourra compter avec quelques autres dont j'ai parlé récemment parmi les manifestations les plus significatives de l'année. On peut discuter Dunoyer de Segonzac, on ne peut nier qu'il soit peintre né et grand peintre.

Indépendamment de certaine nature morte devenue pour ainsi dire classique et qui est une œuvre magnifique, il y a ici des paysages et des nus d'une incontestable valeur. Les nus prêtent davantage peut-être au raffinement. Sous leur apparence un peu monochrome et la vigueur avec laquelle ils sont pétris et bâtis, on découvre des subtilités de tons, des précieuses de rapports qui mettent la minutieuse analogie sur quoi repose la synthèse ; certains morceaux mêmes sont parfaitement achevés ; mais le plaisir de l'œil, pour être plus rare et pour-ainsi dire plus aristocratique, puisque réservé aux seuls initiés, est moindre tout de même que dans les paysages.

Dans les paysages je «faires» demeure aussi large, aussi puissant, mais il s'avère en même temps plus souple, plus nuancé et peut-être aussi d'une vérité plus profonde et plus sûre. Le peintre, moins épris d'originalité (inconsciemment ou non) que dans les nus ne se plaît pas à ces allures, vaine à ces paradoxes qui donnent à son style une apparence parfois sibylline. L'artiste est-il plus ému ? Se cache-t-il volontairement moins ? Je ne saurais préciser. Mais entre le jour que l'œil prend aux accords à la fois intenses et un peu sourds, d'une frénésie en dedans, l'esprit ne saurait n'être pas entraîné par la qualité de l'émotion, l'intimité et la portée profonde des choses exprimées ici avec une force virile, dans l'horreur de toute facile sentimentalité.

Dunoyer de Segonzac a fait son effort en dehors des chapelles. Son exposition prouve, une fois de plus, que ce sont toujours les indépendants qui ont raison. — *Louis Léon-Martin.*

Taxis disponibles au

CRÉDIT INDUSTRIEL

1 à 2 ANS DE CRÉDIT

17, rue d'Athènes

Autos, Matériel industriel Mobilier, Maisons, etc.

FEUILLETON DE *PARIS-SOIR*. 7 MAI 1924. N° 32.

Histoires d'hier et d'aujourd'hui de tous et de personne... (1)

PAR

CURNONSKY et BIENSTOCK

XII

GENTES DAMES

LE MAL ET LE PIRE

Pendant l'invasion du Nord, un détachement de uhlans allemands a envahi la propriété d'une femme, peintre de grand talent, mais laide et vieille. Le lieutenant entre dans le vestibule et s'écrie devant les domestiques apeurés :

— Je pille ou je viole !

Et s'adressant à un vieux serviteur, il lui ordonne :

— Appelle la maîtresse.

Une minute après, paraît devant le terrible lieutenant, toute tremblante, la propriétaire du lieu. Et le lieutenant, en roulant ses yeux, et en tortillant sa moustache, s'écrie :

— Hum ! Je pille !

SUBTILITE

M. de Talleyrand était assis entre Mmes de Staël et Récamier, empressé, galant auprès de l'une et de l'autre, avec une nuance assez prononcée toutefois en faveur de la seconde.

— Enfin, voyons, dit Mme de Staël un peu dépitée, si nous tombions à l'eau toutes les deux, à laquelle porteriez-vous secours d'abord ?

— Oh ! baronne, répondit M. de Talleyrand, je suis sûr que vous nagez comme un ange.

JUSTE MILIEU

Anne d'Autriche disait :

— J'aime tant Paris et tant Saint-Germain que je voudrais avoir un pied dans l'un et un pied dans l'autre.

— Et moi, dit Bassompierre, je voudrais donc être à Nanterre.

FAMILIARITE

Mme R..., femme d'un artiste célèbre, a contracté en Russie l'habitude, peu admise en France, de tutoyer à première vue tous les inférieurs. L'autre jour elle demande un fiacre. Au moment de partir, elle interpelle le cocher et lui dit :

— Je suis pressée, fouette ton cheval et mène-moi bon train. Tu auras un bon pourboire.

Le cocher, un moment interdit de cette familiarité, prend enfin son parti, sourit agréablement et répliqua en fermant la portière :

— Vous me tutoyez !.. C'est donc de l'amour ?

RIPOSTE

La duchesse de F... recevait le comédien Baron, mais seulement la nuit. Baron avisa d'y aller le jour, comme en visite. La grande dame qui avait société chez elle, piquée de la venue du comédien, lui dit :

— Monsieur, que venez-vous chercher ici ?

— Mon bonnet de nuit, répondit-il !

GLORIEUX ANCETRES

Une femme de très grande considération s'étant engouée de l'acteur Jélyotte, l'envoya chercher, l'admit dans un tête-à-tête ménagé exprès et retardant peu à peu sa défaite, lui dit, en regardant des portraits de famille qui ornaient l'appartement :

— Ah ! Jélyotte, que diraient ces héros, s'ils me voyaient entre vos bras ?

— Ils diraient, répondit Jélyotte, que vous êtes une fière catin !

CHARMANTE NATURE

Mme de Tencin, avec des manières douces, était une femme sans principes et capable de tout. Un jour qu'on louait sa douceur :

— Oui, dit l'abbé Trublet, si elle avait quelque intérêt à vous empoisonner, elle choisirait le poison le plus doux.

SACREMENT LAIC

Sophie Arnould appelait le divorce : *le sacrement de l'adultère.*

CERTITUDE

Comme Mlle de Guise priait M. de Guise, son frère, de ne plus jouer, puisqu'il perdait tout :

— Ma sœur, lui dit-il, je ne jouerai plus quand vous ne ferez plus l'amour.

— Ah ! le méchant, reprit-elle, il ne se corrigera jamais !

BONNE PLAISANTERIE ! !

La célèbre R... à la fin de ses jours, était devenue tout à fait sourde.

Elle donnait, un soir, un grand dîner auquel était invité le comte italien X..., alors très répandu dans les cercles mondains de Paris. Le même jour était arrivé à Paris le fameux ténor Tamagno, ami de X... Celui-ci, rencontrant Tamagno, lui dit :

— Je t'amène ce soir à dîner chez la R...

— Mais je ne la connais pas.

— Cela ne fait rien, je vais te présenter, tout ira bien.

Le soir, les deux amis arrivent les premiers chez la R... Celle-ci les reçoit avec son plus gracieux sourire.

— Le fameux ténor Tamagno, dit X..., en présentant son ami à R..., et il ajoute, en indiquant la comtesse R... : La plus grande catin de Paris.

Tamagno jette un regard d'effroi sur son ami ; et la comtesse R..., qui n'a pas entendu un traître mot, continue à sourire.

UTILE PRECAUTION

Aux soirées chez la R..., se réunissait la société la plus mêlée. Et quand un invité voulait s'en aller vers 11 heures, il lui arrivait d'être arrêté par le majordome qui disait :

— Pardon, Monsieur, mais on n'a pas encore compté l'argenterie.

CONSOLATION

Un mari se plaignait à Santeuil de l'infidélité de sa femme.

— C'est un mal d'imagination, dit Santeuil, peu en meurent, beaucoup en vivent.

MENACE SOUS CONDITION

Mme de X... vivait avec M. de Senevoi. Un jour qu'elle avait son mari à sa toilette, un soldat arrive, et lui demande sa protection auprès de M. de Senevoi, son colonel, auquel il demandait un congé.

Mme de X... se fâche contre cet impertinent, dit qu'elle ne connaît M. de Senevoi que comme tout le monde ; en un mot refuse. M. de X... retient le soldat et lui dit :

— Va demander ton congé en mon nom ; et si Senevoi te le refuse, dis-lui que je lui ferai donner le sien.

CERCLE... VICIEUX

I

— C'est bien simple, donnez-moi cinquante louis et je serai votre maîtresse ! Riche et mariée, ne croyez pas que je sois vénale ; mais je veux m'assurer de la sincérité de votre amour.

II

— Mon cher, rends-moi un petit service ; prête-moi un billet de mille pour vingt-quatre heures.

— Est-ce pour un mauvais usage au moins ?

III

— Ah ! Merci... Surtout, mon ami, n'allez pas me juger mal.

— Quel enfantillage, ma chérie ! Je sais bien que cet argent ira à vos pauvres.

IV

— Tiens ! te voilà, mon bon ? Je viens justement de rencontrer ta femme, je lui ai rendu ton billet. Réclame-le-lui... et merci, hein !

— Mon petit, il n'y a pas de quoi !

V

— A propos, ma chère, pensez à me rendre ce billet de mille.

— S'il vous plaît ?

— Oui, le billet que Gaston vous a donné tout à l'heure ; je l'ai rencontré et il m'a dit...

VI

— Quoi ? Quoi ? Que vous a-t-il dit ?

— Mon Dieu, ma bonne : il m'a dit qu'il vous avait rencontrée et qu'il vous avait priée de me remettre les cinquante louis qu'il m'avait empruntés hier soir pour vingt-quatre heures !

ECONOMIES

A Deauville.

— Je trouve madame votre mère changée depuis l'année dernière.

— En effet, ce n'est pas la même. L'autre me coûtait trop cher.

(*A suivre.*)

(1) T.S.F.P., G. Crès et Cie, éditeurs.

PARIS-SOIR

RÉDACTION

14, Boulevard Montmartre

DIRECTION, ADMINISTRATION ET PUBLICITÉ

11, Boulevard Montmartre

Tél. Gutenb. 67-83, 67-85 ; Louv. 20-41, 28-06

Adresse télégraphique : Paris-Soir-Paris

Chèque postal n° 60.640

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
Seine et S.-et-O.	46 »	24 »	12 50
France et Colonies	48 »	25 »	13 »
Etranger	82 »	43 »	22 »

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TOUS LES JOURS, 6 PAGES